

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 15 au 27 novembre 2021

Jean d'Amérique



© Marie Monfils

Biographie

Né en 1994 à Côte-de-Fer (Haïti), Jean d'Amérique a créé en 2019, avec le collectif Loque urbaine, le festival international Transe poétique de Port-au-Prince dont il est le directeur artistique. Poète et dramaturge, il porte haut les couleurs de la nouvelle génération d'écrivains haïtiens. Il vit entre Paris, Bruxelles et Port-au-Prince.

Auteur de deux pièces de théâtre qui ont fait l'objet de lectures publiques – *Avilir les ténèbres* (2018, finaliste du prix RFI Théâtre) et *Cathédrale des cochons* (éd. Théâtrales, 2020, prix Jean-Jacques Lerrant des Journées de Lyon, finaliste du prix RFI Théâtre), il a également publié quatre recueils de poésie remarquables : *Petite fleur du ghetto* (Atelier Jeudi soir, 2015 ; mention spéciale du prix René Philoctète, finaliste du prix Révélation poésie de la SGDL), *Nul chemin dans la peau que saignante étreinte* (Cheyne éditeur, 2017 ; lauréat du prix de la Vocation de la fondation Marcel Bleustein-Blanchet, finaliste du prix Fetkann de poésie) ; *Atelier du silence* (Cheyne éditeur, 2020) et *Rhapsodie rouge* (Cheyne éditeur, 2021).

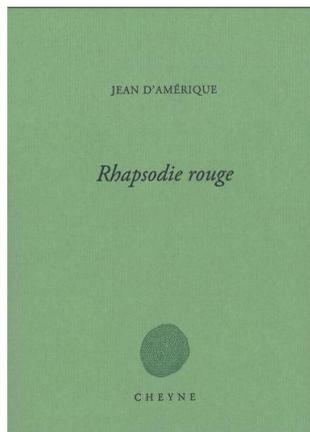
Son premier roman *Soleil à coudre* est publié en 2021 par les éditions Actes Sud.

Bibliographie

- *Rhapsodie rouge*, Cheyne éditeur, 2021
- *Soleil à coudre*, éditions Actes Sud, 2021
- *Cathédrale des cochons*, éditions Théâtrales, 2020
- *Atelier du silence*, Cheyne éditeur, 2020
- *Nul chemin dans la peau que saignante étreinte*, Cheyne éditeur, 2017
- *Petite fleur du ghetto*, Atelier Jeudi Soir, 2015

Présentation des ouvrages

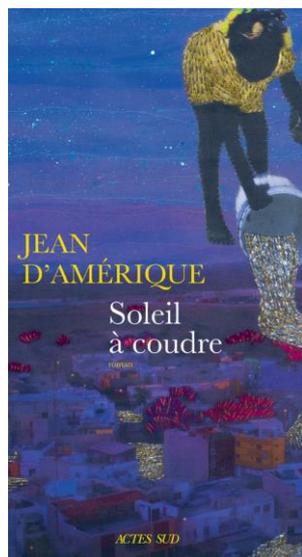
***Rhapsodie rouge*, Cheyne éditeur, 2021**



Rhapsodie rouge, nouveau livre du poète Jean D'Amérique, dresse le portrait d'une femme debout, combattante. Dans ces poèmes, la langue est manipulée, bousculée ; transfigurée, elle devient une arme, une lame pointée contre les désertions, les lâchetés. Une poésie comme geste politique : « flamme / commune / à la saison humaine ».

Rhapsodie rouge nous rappelle de la plus belle des manières que la poésie a toute sa place dans le forum des voix citoyennes. Elle s'invite aux débats et aux révoltes, et redonne à ceux-ci l'outil premier, nécessaire et fondateur : une langue brûlante, renouvelée.

***Soleil à coudre*, éditions Actes Sud, 2021**



« Tu seras seule dans la grande nuit. » Telle est la prophétie énoncée de longue date par Papa à la toute jeune fille qu'on appelle Tête Fêlée. Papa, qui n'est pas son vrai père, est aux ordres du pire bandit de la ville ; Fleur d'Orange, sa mère, n'a que son corps à vendre. Dans la misère d'un bidonville haïtien, Tête Fêlée observe les adultes – leur violence, leurs faiblesses, leurs addictions... et tente de donner corps à ses fantasmes d'évasion. Souvent seule entre ses quatre murs sales, elle recommence inlassablement une lettre à la camarade de classe dont elle est amoureuse, cherchant les mots qui ne trahiraient ni ses rêves ni sa vérité.

Une fable cruelle gonflée de poésie, de désir et de sang, où la naïveté d'une enfance impossible se cogne à la crudité sans pitié du monde.

Extraits de presse

Article publié sur le blog *America Nostra*, mars 2021, par Christian Roinat

500 mètres de marche pour arriver à la fontaine publique. Une cinquantaine de personnes qui attendent déjà. Se bagarrer, pour enfin se laver, pour « *garder au moins le soleil sur tes lèvres* ». Même se laver, se laver les dents, devient poétique ici. La poésie n'existe pas seulement pour faire joli, elle peut, on le sait, être une arme contre la laideur, et elle peut se faire agressive.

Tout est ici prosaïquement et pleinement poétique, la misère et la violence haïtiennes, les phrases aériennes. Ce qui pourrait aux yeux d'un lecteur tristement rationnel, passer pour des excès, n'est que sublimation. Un vrai créateur n'est tout de même pas obligé de ne sublimer que le beau, non ? Le beau est bien là aussi, ou alors on ne croit plus à rien : un amour naissant par exemple, et je me garderai bien d'en dire (guère) plus sur l'intrigue, seulement ceci : l'aimée s'appelle Silence, l'amoureuse, on l'appelle Tête Fêlée et elles ont douze ans.

On ne ferme pas les yeux sur ce qu'est Haïti, on est plongés dedans, dans un tir constant qui tue, qui blesse et qui est feu d'artifice, un autre tir, semblable et contraire. Tout est dit, avec des mots inattendus, la misère, la promiscuité, le professeur ou les politiciens sans scrupules, les coups de feu qui tuent, la domination violente, la fuite sur des rafiots, « *vieux cercueils-ma-douleur* » et la promesse d'amour et de tendresse.

« *Tu seras seule dans la grande nuit* », Tête Fêlée a souvent entendu Papa (qui n'est pas son père, mais presque) le lui dire quand elle était petite enfant. Cette prédiction-menace se réalise peu à peu jusqu'à l'adolescence. Tout se dépeuple autour d'elle, la solitude qu'elle a toujours connue par manque de tendresse souvent, pas toujours, devient sa seule réalité. Les mots, les images comblent le vide et c'est nous, lecteurs, qui en bénéficions. La part de lumière, éloignée, c'est le souvenir d'une brève étreinte entre Tête Fêlée et Silence, un jour très particulier et, après le départ de Silence, l'espoir rêvé de la retrouver... Les dernières lignes du roman sont saisissantes.

On sait que les écrivains haïtiens ont un talent particulier pour prendre les mots et en faire de la rêverie, les exemples ne manquent pas. Désormais (*Soleil à coudre* est son premier roman) Jean D'Amérique est entré dans le niveau supérieur de l'éblouissement.

Article publié sur le site *Africultures*, avril 2021, par Aminata Aidara

Premier roman du poète haïtien Jean d'Amérique, *Soleil à coudre* est publié en mars 2021 chez Actes Sud. Fleur à la beauté dramatique, ce texte impressionne par ses parfums déroutants. Est-ce un hasard qu'il soit sorti au printemps ? Ce qui est sûr c'est que cette œuvre n'est pas près de laisser indifférent.

L'histoire de Tête Fêlée, protagoniste du premier roman de Jean d'Amérique *Soleil à coudre*, est celle d'une fillette de douze ans habitant la Cité de Dieu, quartier populaire de Port-au-Prince, en Haïti. C'est une histoire faite d'éclats d'espoir mais surtout d'un quotidien violent où les amours sont violentés. Tête Fêlée, son père délinquant et sa mère prostituée prénommée Fleur D'Orange, ont la rue pour passé commun. Et le décor est une succession de pannes : pannes d'électricité à longueur de journée, panne de paternités dignes de ce nom, panne de tendresse, panne d'eau courante, panne de justice. Rien à transmettre si ce n'est la survie. Quand Tête Fêlée proclame « *Je n'ai jamais compté sur cette vie pour vivre* » c'est parce que depuis sa plus tendre enfance elle n'a appris que « *la démarche du sang* » et « *la valse du fer dans les territoires de la main* ». Au décor local miséreux s'ajoute un contexte national où les politiciens ont « *le cul fabriqué pour toutes les chaises* » et baignent dans des orgies de plaisirs. Ils ne se préoccupent aucunement de mettre un terme aux abus de la police, des passeurs de la migration vers les États-Unis et des mafieux semant la terreur de

partout. Pire : ce sont eux-mêmes, les dirigeants, qui commanditent des meurtres stratégiques au lieu de résoudre les paradoxes qu'ils ont générés. Les exemples sont légions : les piétons vivent dans une ville sans passage piétons, les patients patientent devant les hôpitaux, les universitaires se retrouvent sans université et ainsi de suite. La réalité est celle d'une population qui se retrouve à gonfler les effectifs de l'école du crime : « *Prendre les armes pour faire partie de ceux qui décidaient de la couleur de la vie dans la cité, ou risquer de devenir leur cobaye, survivre en attendant le passeport pour la poussière infinie* » sont les deux options qui se présentent à leurs yeux. D'ailleurs, une phrase-présage accompagne la protagoniste depuis longtemps : « *Tu seras seule dans la grande nuit* », lui dit son père, celui dont le leitmotiv affiché sur le visage est « *je frappe donc je suis* ».

À l'école de la vie

À l'école de la rue, Tête Fêlée apprend bien plus que dans les établissements scolaires. Dans ces derniers, à la place de l'émancipation, de la culture, de l'éducation et de la quête de liberté, elle ne fait que gober la reproduction des inégalités sociales. « Bidon School, Collège Beurk, Crédule Séminaire Sainte Faciale... » sont les noms collés aux institutions scolaires des environs, lieux que Tête Fêlée ne peut fréquenter que grâce aux activités illicites de sa famille et d'elle-même, sans néanmoins arriver à sortir de son statut de pauvre. Pauvre qui dort à même le sol, pauvre qui se bagarre autour d'un puits pour un filet d'eau au lieu de s'unir aux autres indigents et de lutter contre les puissants (comme elle aimerait secrètement faire). Pauvre qui se lave le corps, malgré tout, tous les jours, parce que se laver reste l'une des actions qui témoignent de sa confiance en la vie. Puisque le sombre lui est familier, Tête Fêlée a compris, depuis son premier cri au monde, qu'il faut coudre soi-même sa lumière, que tant que l'école de la rue et celle de l'instruction officielle alimentent cette grande nuit qui s'allonge, c'est à l'école de la tendresse et du soleil qu'il faudra se réchauffer.

« *Par manque de caresses, nos corps s'adonnent au langage des décombres* » dit-elle, dans une langue précise dont la splendeur ne fait pas ombre aux sentiments mais au contraire, les sculpte de l'intérieur : marque de fabrique du talentueux Jean d'Amérique qui nous surprend jusqu'à la dernière ligne de ce texte.

Le printemps sous tes paupières

C'est un roman sur la recherche de lumière. Sur la très lente sortie d'un hiver qui déploie ses tentacules dans l'espace et dans le temps, pour la conquête d'un printemps dont Tête Fêlée a peur, tant elle ne se considère pas digne de ressentir cette chaleur sur soi, d'être tout simplement heureuse. En lisant les lignes de la lettre d'amour que la fillette essaie d'écrire le long du roman à son amoureuse Silence, j'ai pensé à l'extrait d'une poésie de Umberto Saba que j'affectionne, quand celui-ci s'adresse à la saison de la renaissance : « *Ton présage me blessait / comme une lame. L'ombre encore fine / de rameaux nus sur la terre encore / nue me trouble, comme si moi aussi je pouvais / je devais / renaître. Le tombeau / semble incertain face à ton avancée* ». Ces vers font écho à l'inéluctabilité du rôle de Silence dans la vie de Tête Fêlée. Qu'elle le veuille ou non, la protagoniste s'abandonne à la passion de son sentiment car elle est consciente que sa seule issue de secours est l'autre, cette autre-là. Le corps de sa bien-aimée la fait exister, la dessine, lui donne une forme : il vit en elle et lui donne l'impression qu'elle vit en lui : « *Ses yeux, comme des lucioles, illuminent la pâleur entre*

mes paupières. Le printemps danse dans ses pupilles et le soleil s'essaie, funambule, le long de ses cils ».

Qu'il s'agisse des métaphores ou de l'intrigue, l'avancée dans ce manuscrit est comme le voyage dans un réservoir de douleur et de beauté. Roman à l'humour iconoclaste et blasphème, érotique et sensuel aussi bien que cru et impitoyable, *Soleil à coudre* nous livre, avec une critique socio-politique bien mûrie, un cœur violent et palpitant. À nous de faire de nos cages thoraciques des abris pour ce chant de détresse qui n'est rien d'autre qu'un cri d'amour.

Extraits vidéo

Interview de Jean d'Amérique sur *Haïti Inter* dans l'émission « Les Mardis du Petit Lectorat », mars 2021



[Voir la vidéo](#) (durée : 31 min)

Interview de Jean d'Amérique sur *RFI* dans l'émission « De vive(s) voix », mai 2021, par Pascal Paradou

→ DE VIVE(S) VOIX

Jean d'Amérique, «Soleil à coudre»: fable dans un bidonville d'Haïti



Publié le : 13/05/2021 - 16:33



[Écouter le podcast](#) (durée : 29 min)

Cathédrale des cochons, éditions Théâtrales, 2020

Jean D'Amérique

Cathédrale
des cochons



ÉDITIONS
THÉÂTRALES
1 Journal de Lyon des Auteurs de Théâtre 1

D'une prison haïtienne, une voix s'élève. Elle scande, dans une seule longue phrase, les malheurs du pays: pauvreté, famine, catastrophes naturelles, pouvoir corrompu, église hypocrite.

C'est un cri. Un poème dramatique qui ne cherche pas l'esthétisation de la misère et de la violence politique car le poète les vit, du fond de son cachot de Port-au-Prince. Sa parole emprisonnée résonne d'autant plus qu'on l'a bafouée, empêchée, retenue. Éminemment théâtral par son oralité et son rythme, un poème partition pour un homme au souffle long, comme pour un chœur puissant.

Jean d'Amérique pousse ce cri en écho à d'autres confrères et consœurs poètes emprisonnés d'hier et d'aujourd'hui : Federico García Lorca, Aslı Erdoğan, Nâzım Hikmet... et la force de son verbe rejoint la subversion de Jean Genet et l'allant d'Aimé Césaire. À lire à haute voix pour faire voler en éclats tous les murs dressés.

Extraits de presse

Article publié sur le site *Troisième bureau – collectif artistique*, avril 2020

La *Cathédrale des cochons* de Jean d'Amérique se livre à nous comme un poème-exutoire. Une prise de parole d'un poète emprisonné et dont la voix s'élève au bout de six mois de privations, de tortures et de constats. Entre-temps son identité s'est brouillée... jusqu'à son nom. Il devient étranger à lui-même face à la souffrance à laquelle il est livré. Pourtant il annonce sa bonne volonté à ses tortionnaires : suffit, dit-il, qu'on pèse sa « *souffrance dans une balance / pour connaître mon vrai nom* ».

Ce monologue du poète est une adresse à son amoureux depuis son abîme carcéral qui n'est en rien plus sombre que le réel du pays. Ce réel dont le souffle clopine, étouffé par « *une constellation des sottises qui enveloppe les esprits* ». Et elles sont légions ces sottises que délie la verve de Jean D'Amérique : ce sont les flics tortionnaires, les Casques bleus, les politiques, les pasteurs et leurs ouailles formant une « *armée de têtes tournées vers le ciel* » dans cette Haïti « *terre à églises* ».

Qu'est-ce qui a motivé, provoqué, suscité l'écriture de ce texte ?

Jean d'Amérique : J'ai entamé l'écriture de cette *Cathédrale des cochons* au lendemain d'un massacre d'État dans le quartier populaire de La Saline, situé en périphérie de Port-au-Prince. Certains dramaturges écrivent avec la « scène » dans la tête, moi j'étais à ce moment acteur d'une vie, ou plutôt d'une mort, plus ardente que le théâtre lui-même, et je tentais le calvaire d'en être le scribe. Je prenais des notes avec les mains tremblantes. Chaque mot, une épreuve, tantôt rythmé par le bruit du clavier, tantôt saccadé par le chant des balles qui façonne les nuits de cette ville. Nous étions aussi à l'orée d'une longue période de contestations populaires contre le pouvoir en place, les rues étaient chaque jour bondées de gens en colère, j'étais parmi eux, et chaque fois cette valse de poings levés se soldait par un cocktail de morts et de blessés, et chaque fois je sentais alors dans l'air un goût de dictature avec ce régime et sa police. Il fallait que je crache pour reprendre souffle, et c'est là que j'ai

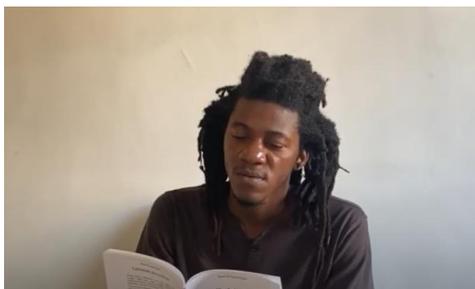
commencé à ciseler les phrases, dans une véritable urgence. Le poète en moi est descendu parmi la foule opaque des blessures pour tenter de dresser un phare. Je voulais renouer avec la puissance des mots qui m'a toujours aidé à tenir, car j'ai vu et j'ai vécu beaucoup de violence dans le milieu urbain depuis mon enfance et c'est seulement en entamant l'exercice d'écrire que j'ai commencé à respirer. J'ai d'abord voulu élaborer un portrait de cette ville brisée. Et toute une série de choses m'est revenue : l'ombre du général soleil Jacques Stephen Alexis, immense écrivain englouti par la dictature, ou encore Aslı Erdoğan, dont le roman *Le bâtiment de pierre* m'est cher, qui était alors encore en prison en Turquie pour avoir utilisé sa plume contre un régime autoritaire – un peu comme l'ancêtre Nazim Hikmet –, et tant d'autres anonymes dont j'ai croisé les corps inertes au détour d'une sombre ruelle. Je me suis plongé dans la chair de tous ces accusés de poésie. Ainsi, mon personnage, au-delà du récit de sa ville meurtrie par la violence, mène le pari d'une parole érigée contre / par la répression. Il fait résonner les mots pour essayer de retrouver un souffle, une lumière. C'est là sans doute une perspective qui rejoint la démarche théâtrale que je poursuis : créer des personnages dont la parole poétique est la première arme d'existence.

Billet publié sur le site *Mediapart*, novembre 2020, par Frédéric L'Helgoualch

Cathédrale des cochons, qui a déjà reçu le Prix Jean-Jacques Lerrant des Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre 2020, est un monologue poétique déchirant, hurlement de douleur, de rage, sur le fil constant entre le désespoir profond et l'envie d'en découdre, d'en finir avec cette tragédie à huis clos interminable, une plongée sidérante dans la réalité haïtienne qui fige littéralement son lecteur mais aussi devient un appel politique guidé par l'urgence, à destination de l'opinion publique. Une mise en perspective également du combat mondial pour la liberté d'expression et du pouvoir du Verbe. Chaque citoyen est une proie pour les cochons féroces à Haïti. Est-il alors besoin de souligner le courage extraordinaire de Jean d'Amérique (celui de tous les autrices et auteurs haïtiens, d'ailleurs) qui par ses mots puissants défie un pouvoir sanguinaire toujours en place ? Courage, désespoir, rage, talent, combativité, espoir : les mots reprennent sens. [...] L'ignorance ou l'indifférence ont vécu ; les voix martyres portées par le poète désormais nous obligent... à faire entendre les nôtres.

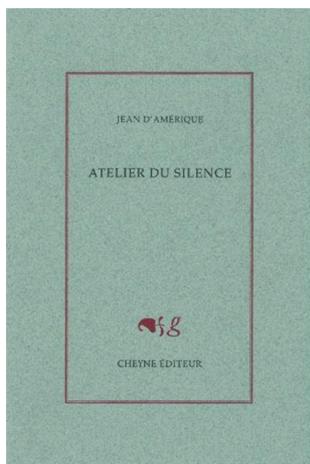
Extrait vidéo

Lecture du texte *Cathédrale des cochons* par Jean d'Amérique, novembre 2020, sur la chaîne Youtube de la Cité internationale des arts



[Voir la vidéo](#) (durée : 8 min)

Atelier du silence, Cheyne éditeur, 2020



Nouveau livre de Jean d'Amérique, *Atelier du silence* confirme la puissance et la créativité de l'écriture du jeune auteur haïtien. Dans ses poèmes, un homme élève la voix contre les institutions, contre les blocs et les frontières. Ses mots bousculent l'ordre, invoquent les peuples et les martyrs des tyrannies. Avec rigueur et sans idéalisme, Jean d'Amérique affirme une nouvelle fois le pouvoir de la poésie, laquelle prend sa force, nous dit-il, dans le silence : si j'avais la parole / je demanderais une minute de silence / pour ma liberté d'expression étouffée.

Extrait de presse

Interview de Jean d'Amérique publiée dans la revue *Project-Îles*, novembre 2020, par Nassuf Djailani

Avec son *Atelier du silence*, paru dans la prestigieuse collection grise de Cheyne éditeur, Jean d'Amérique est un poète qui frappe par l'incandescence de son verbe. On a affaire là à une grande lucidité d'un poète brûlé par l'existence et qui se fait « poignard libre au cœur du silence », avec une générosité dans le dire pour « ouvrir des brèches de respiration ».

PROJECT-ÎLES : Ce recueil s'ouvre sur un aveu, un serment : la modestie à laquelle le poète promet fidélité. Prendre goût à se croire poète écrivez-vous, sans jouer au créateur demiurge. Malgré les distinctions, le poète que vous êtes ne cède pas à la tentation de ce que Frankétienne a appelé « la mégalomanie », n'est-ce pas ?

Jean d'Amérique : Frankétienne, artiste capital que j'admire beaucoup, est un « génial mégalomane » comme il le dit lui-même. C'est quelque chose qui résonne avec le démon-créateur radical qui l'habite, un jeu qui se ramifie dans ses livres. Dans cet endroit je trouve que cela ne pose pas vraiment de problème, en tout cas cette exagération me fascine plus qu'elle me dérange. Ce n'est pas Paulo Coelho qui fait des dons massifs de ses propres livres pour lutter, dit-il, contre la « famine littéraire » en Afrique... Bref, dans mon cas, plus que le fait ou la prétention d'être poète, je suis d'abord intéressé par la poésie. C'est là qu'il peut vraiment se passer quelque chose, on peut apprendre à mieux regarder le monde, le refuser peut-être, pour que d'autres puissent advenir. Quand j'écris, je crois que c'est ça qui me porte. Avant de passer à l'artisanat des mots, avant de ressurgir d'un atelier rigoureux, la poésie demeure un état, un état suprême.

Vous plaidez pour un regard qui se pose sur les villes en fumée, trouvez-vous qu'au temps de la zapette on ne regarde plus les malheurs du monde ? Autrement dit a-t-on renoncé, la poésie a-t-elle renoncé à nommer l'insensibilité du monde à l'égard des villes qui partent en fumée par la volonté de quelques-uns ?

La poésie n'a jamais fermé les yeux sur la réalité du monde — l'œuvre de beaucoup de poètes en témoigne fortement : Nazim Hikmet, Mahmoud Darwich, René Depestre, Aimé

Césaire et bien d'autres. Et en ce sens, je crois qu'elle peut nous apporter beaucoup, si on accepte de lui ouvrir nos êtres. Seulement, dans le flux superficiel qui prédomine notre époque, elle ne parvient jamais à bénéficier d'assez d'espace. On a tendance à la regarder de loin, alors qu'elle naît précisément de nous-mêmes, avec nos peines, nos beautés, nos colères : nos vies. Moi, j'ai conscience d'un monde mûri de violences de toutes sortes, ma colère vient de là, et ma poésie vient de cette colère. À un moment donné il faut être capable de regarder le monde en face. Il ne s'agit pas de ressasser les choses, mais les dire pour creuser une brèche, aller vers quelque lumière. Je cherche une étincelle derrière le chaos, la beauté au-delà des ruines que j'expose.

Le poème *Pays mien* est d'une force incroyable, prodigieuse. Rien que cette image suffit à figurer l'espace, à montrer l'incandescence du pays dont on parle : du point je suis / d'où fleurissent plaies / à fracturer l'espace. On dirait *Mur à crever* et le train fou de Frankétienne. Quel est ce pays que le poète « cherche en vain » ? Le pays réel, le pays rêvé ?

Un pays où seraient bannis tous les concepts et systèmes générés par le capitalisme et l'impérialisme : Nord, Sud, grande puissance, pays tiers, pays développé, sous-développé, moins avancé, etc. Un pays à inventer, tout simplement. Un pays où commande le capital humain, poétique, sous les ailes d'un « ministère-roseau », d'un « parlement-tourterelle ». Comme je le dis dans le poème.

Dans votre recueil précédent, *Nul chemin dans la peau que saignante étreinte*, vous écrivez : *Me poussant en poignard libre au cœur du silence / Je suis semence d'orange / au bout d'une terre de matrice folle / J'éclate les accolades pour étendre l'amour. Atelier du silence* en revanche a une tonalité plus sombre, plus lucide peut-être. Le poète est-il toujours poignard libre au cœur du silence ?

Chaque livre poursuit une voie, parfois ils peuvent se rejoindre quelque part, ou s'égarer dans des chemins différents pour former à la fin une unité, un ensemble. *Atelier du silence* ne vient pas s'opposer à mon recueil précédent, sa démarche est double : contrer le silence qui tue, qu'on impose, mais aussi inviter en soi le silence qui sauve du vacarme polluant, ou être tout simplement à l'écoute de ce que nos bruits habituels ont tendance à estomper.

Contre tout / suffit seul / le poème écrivez-vous dans un poème intitulé *Machine à écrire* comme une résolution, une phrase affirmative. L'expression d'une grande croyance. Vous êtes un optimiste n'est-ce pas ? Parce que c'est au poème de révéler, rappelez-vous (p. 48). C'est cela vous êtes très optimiste ?

Je ne suis ni pessimiste ni optimiste, ça me paraît bien trop flou, pas très sérieux. Je suis peut-être plutôt dans une quête de lucidité, « la blessure la plus rapprochée du soleil » comme dit René Char. Seulement, j'ai démesurément foi dans le poème qui me tient encore debout. De toute façon, c'est la poésie qui décide de mon sort, car ma vie lui a été dédiée il y a longtemps.

René Char écrit ceci à propos de la poésie : « Dans le tissu du poème doit se retrouver un nombre égal de tunnels dérobés, de chambres d'harmonie, en même temps que d'éléments futurs, de havres au soleil, de pistes captieuses et d'existants s'entr'appelant. Le poète est le passeur de tout cela qui forme un ordre. Et un ordre

insurgé ». À vous lire, on a le sentiment que vous en êtes l'un des plus fidèles disciples n'est-ce pas ?

Tout est dit ici. Le poème, quels que soient les détours qu'il emprunte, amène à la révolte, à l'insolence, vogue à contre-courant des vents du monde. Et sans doute l'œuvre de René Char est un bel exemple de cette perspective. Beauté et résistance peuvent tenir sur le même fil, d'ailleurs la beauté est résistance, selon moi. Je crois dans une poésie qui puisse raconter la poussière, restituer la boue sans renoncer à son auréole, voir la fougue d'une fontaine déchirée qui traverse un visage, convoquer des mots à l'écoute du sable et des vagues au seuil des étés, conter nuit, nuages et tempête, et surtout qui puisse ébaucher des fenêtres d'espérance, dire au monde, à l'humanité blessée, que le fleuve ardent du rêve ne tombera pas à l'eau.

Nazim Hikmet comme Darwich ou encore Depestre semble être l'un des poètes dont la poésie vous frappe et vous nourrit le plus, dans quelle mesure vous sentez-vous d'une fraternité poétique commune, d'une humanité commune ? L'impression qu'ils racontent votre présent ? Par extension que leur devez-vous ?

La poésie est ma patrie première, peuplée d'une multitude d'ancêtres. Ces poètes y tiennent une grande place, mais il y en a bien sûr beaucoup d'autres. À mon sens, Nazim Hikmet, Darwich et Depestre font partie de ceux qui arrivent à faire entendre avec justesse le chant blessé de l'humanité, sans faire du tort à la poésie. J'admire cette force et la sincérité qui en constitue le socle. Ensuite, je me sens très proche du sang et de l'espoir qui jaillissent du même geste de leurs poèmes. Et surtout, quand, au matin brisé de mon adolescence, j'ai rencontré la littérature, ce sont de pareilles lumières qui m'ont ouvert des fenêtres, qui m'ont sauvé.

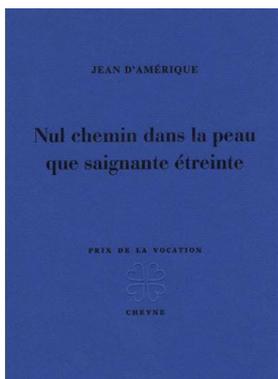
Reiner Kunze cité en exergue écrit « le silence s'amoncelle autour de moi / terre pour le poème ». Vous habitez vous-même le silence ? Le lieu idéal pour créer ? Pourtant écrit Lyonel Trouillot dans *La belle amour humaine*, ce qui domine dans ce pays (en parlant d'Haïti) c'est le bruit...

En Haïti, c'est la guerre des décibels. On ne demande pas à son voisin de baisser le volume, on augmente le sien. D'un autre côté, il y a la symphonie de la vie : presque toutes les activités quotidiennes, dans l'espace social, sont portées chacune par leur propre musique, cela forge au final un orchestre fabuleux. J'ai longtemps vécu dans le ventre-brasier de Port-au-Prince, d'une manière générale c'est une ville bruyante, une ville dont l'atmosphère est saturée d'un jazz fou qui n'obéit ni au jour ni à la nuit, cela peut être vraiment dérangeant mais en même temps l'idée de ce chaos-babel me paraît parfois être d'un grand charme. En tout cas, j'y ai écrit la plupart de mes textes, avec ce bruit de fond. J'ai l'impression que ça chemine dans mon écriture. Quand j'écrivais mon premier recueil de poèmes *Petite fleur du ghetto*, j'étais quasiment sans domicile fixe, j'errais dans les bas-fonds, dans des cités désolées où le silence n'existe pas. J'écrivais dans la rue, dans les bars, dans les bus, partout. Quand je pouvais me retirer dans un coin de la campagne où je redécouvrais la paix, rythmée par le chant des oiseaux et des arbres, je pouvais encore continuer à écrire. Aujourd'hui je tangué entre le bruit et le silence, et finalement je me rends compte que les deux me vont, même si j'ai un faible pour les villes agitées (je navigue entre Paris et Bruxelles). Je pense qu'il me faut seulement pouvoir disposer du choix, c'est-à-dire des moyens qui me permettent d'être dans l'ambiance souhaitée à tel moment pour me consacrer à un projet d'écriture.

L'autre poète cité en exergue, Antoine Emaz écrit « avec peu de mots dans la valise, le strict nécessaire ». C'est aussi cette économie-là qui caractérise votre écriture, elle est ciselée, avec des phrases accidentées comme pour réveiller un lecteur distrait, endormi. C'est cela écrire pour vous, naturellement ?

J'ai cette idée que le poème devrait dire le plus de choses possible, avec le moins de mots possible. Le travail d'Antoine Emaz m'interpelle en ce sens. Et s'il y a une chose, entre autres, qui m'anime quand j'écris de la poésie, c'est qu'un mot, pour gagner sa place dans le texte, doit beaucoup se battre. Au-delà des thématiques abordées, au-delà de la parole portée par *Atelier du silence*, il s'agissait pour moi de poursuivre une recherche poétique, un travail systématique sur la langue, où j'essaie d'abolir ses prétendues limites, ses lignes fixes, la mâcher jusque dans ses os, la tordre, la pousser aux sommets qu'elle ignore, la hacher, la recoudre, pour tenter de la renouveler à ma façon. Je voulais imposer un certain silence à la syntaxe, détourner la partition pour créer un rythme singulier, et inviter ainsi le lecteur à chercher la note qui semble manquer...

***Nul chemin dans la peau que saignante étreinte*, Cheyne éditeur, 2017**



Ce qu'on regarde au fond de ce grand bâtiment aux dentelles barbelées, immense édifice de silence humain où sont attachés des vigiles serrés sur la gâchette, ce qu'on regarde se démêler dans la marche sauvage des machines, ces corps qui se confondent au mouvement invariable des pédales, ce n'est pas un clin d'œil à la transe mais l'usine qui se régale.

Extrait de presse

Article publié sur le site *Africultures*, février 2018, par Aminata Aidara

***Nul chemin dans la peau que saignante étreinte* est l'intense titre du deuxième recueil de poèmes signé Jean d'Amérique : prix de poésie de la vocation en 2017, cette œuvre possède la touche remarquable d'un poète d'exception.**

C'est un recueil où les cathédrales rougissent. La syntaxe de Jean d'Amérique, entaillée sur tout ce qui l'entoure, oblige le poète à se corriger dans une grammaire de sang. Ne vous surprenez pas, car dans cette critique, nous ne ferons pas abstraction de l'univers du jeune poète haïtien pour goûter à son écriture.

Si Jean d'Amérique marche, page après page, avec la main ouverte à tout imprévu, c'est parce qu'il aspire à un langage qui puisse maudire les trottoirs, emprunter des chemins de

rage. Il avance, dans celui qu'il appelle un calvaire d'errance, avec le but de tresser des colliers de sang. Le sang est d'ailleurs un risque réel et quotidien : lui-même porte un pantalon skinny saturé d'épines. Un pas devant l'autre, dans une ville hémorragique, il défie à son tour le sang pourri des frontières, celui qui infecte les cœurs. Et si ce n'est pas lui qui montre ses blessures, ce sont les autres qui en portent les stigmates : « *mon visage / fait saigner ceux des passants* ». Ce rouge qui brise les barreaux de la peau est la métaphore d'un intérieur constamment en contact avec un extérieur, d'un présent qui incarne, sans relâche, le passé. Sous la peau, le poète conserve ses ancêtres et « *tant de voix vagabondes* ». Son corps, ce château de chair qui ne fait qu'éroder, l'amène à se brûler les mains, à s'en prendre plein la gueule, mais il n'y peut rien : la chanson des chairs est nécessaire. Nécessaire à quoi, au juste ?

Jean d'Amérique nous parle de la mort qui suit la guerre, de la traversée par la mer, de la recherche de sa propre âme. Parce que l'époque que nous vivons est une époque folle, folle comme des herbes que nos rétines n'arrivent même plus à voir, car on est proie du déclin de tout réalisme émotionnel « *Nous buvons la mort sans crise de verre, ignorant pourtant toujours le goût d'un cadavre* ». Face aux guerres et catastrophes naturelles, notre ego ne recule d'un seul centimètre. Nous persistons à considérer les vies des autres comme de simples cailloux. L'écrivain d'à peine vingt-trois ans, semble vouloir créer, au comble de la plaie, un lien entre les bateaux négriers et ceux qui transportent aujourd'hui les migrants : cœurs qui tremblent d'attente, âmes qui pulsent face à la course des vagues. Il se dit lui-même fils de l'histoire qui a amené des hommes au bout d'une terre de matrice folle – il s'autoproclame semence d'orage. Et maintenant, qui est-ce qui arrivera à payer ces milliers de coups d'orage, ces terribles voyages, avec un quelconque carton identitaire ? Pourquoi tant de barrières, de papiers ? Jean d'Amérique prend sur lui toute la misère qu'il côtoie, fait siennes les blessures d'autrui, se laisse traverser par ce qui coupe la chair, les ratures aussi bien que les fleuves de pierres. Il se dit attiré par les falaises, il y perd pied, car mille chemins l'appellent. Pendant qu'il tombe, le poète prend soin de cueillir un langage touffu de rêves et d'aurores. Il le fait pour lui – et pour nous. Sa tête est de plus en plus un carnet de vertiges, il en est l'allégorie, il leur ouvre la porte, démuné et généreux. Il chante alors la gloire des ruines, des cendres. Parce qu'il aspire à une renaissance limpide, nue, celle qui a bravé la mer et le désert « *pour revendiquer soleil* ».

Dans le poème « Alexander Throckmorton » d'Edgar Lee Masters, paru dans l'Anthologie de Spoon River on lit : « *Jeune, mes ailes étaient fortes et infatigables, / Mais je ne connaissais pas les montagnes. / Âgé, je connaissais les montagnes, / Mais mes ailes étaient trop lasses pour suivre la vision / Le génie est sagesse et jeunesse* ». Que Jean d'Amérique ait incarné ces vers sans le savoir, reste une question ouverte. Ce qui est sûr, c'est que l'auteur de *Nul chemin dans la peau que saignante étreinte* pousse sa vision au-delà de l'expérience tangible : « *Te prenant pour moitié, j'investis dans la beauté du ciel. Paquet de lumière qui tranche les saisons pour habiter le temps. Je suis saigné par la jalousie des nuages jusqu'à perdre le goût du bleu* ». La beauté de l'être auquel il s'adresse, entité dont on n'arrive pas à distinguer le côté spirituel du charnel est si incroyable qu'elle blesse les pages du monde. Et tout ce qu'on a pu imaginer jusqu'ici finit par n'être qu'une pâle copie de cette muse : « *Le chant des sirènes donne une courte idée de ta voix. Tu demeures reflet cassé qui tourmente le miroir de la platitude des hommes* ». Après ça, après la découverte de ce qui est grand, quoi ajouter au silence du bonheur ?

Extrait vidéo

Lecture du texte *Nul chemin dans la peau que saignante étreinte* par Jean d'Amérique, octobre 2020, dans le cadre du festival international de poésie - maelstrÖm reEvolution



[Voir la vidéo](#) (durée : 5 min)

Petite fleur du ghetto, Atelier Jeudi Soir, 2015



Ce texte a été publié une première fois en 2015, chez Atelier Jeudi Soir. Cette nouvelle publication intègre une traduction (français - créole haïtien) par Erickson Jeudy.

Extrait de presse

Billet publié sur le site *Mediapart*, par Frédéric L'Helgoualch

Le 28 avril 2015 l'arme blanche du tueur fond, éclair fatal, sur le corps de Régina Nicolas sous les yeux interloqués de la foule. Dans le sac de cette jeune figure de la scène culturelle port-au-princienne, un exemplaire de *Bain de lune* de Yanick Lahens, un autre de *Compère Général Soleil* de Jacques Stephen Alexis. Les mots – aussi sublimes et puissants soient-ils – ne protègent aucune lectrice / muse rieuse des larmes, de la fureur des hommes haineux qui eux s'octroient par la force droits divins, maîtrise des horloges. Un énième féminicide qui bouleverse Haïti, anéantit l'âme sœur poète et souligne une fois de plus une fois de trop la

culture de la violence qui gangrène l'île. La passion amoureuse excuse le pire et bloque l'introspection : l'hommage funèbre de Régina Nicolas ne pouvait se résumer à un lieu commun de mollesse. C'est bien le mépris endémique de la vie (en particulier celle des femmes) et le poison de l'impunité qui ont piétiné cette petite fleur du ghetto, guidé les mains éconduites de la brute (aujourd'hui en liberté).

Des avenues qui portent le nom glorieux des hommes de l'Indépendance aux bidonvilles-latrines dans lesquels l'avenir est quotidiennement kidnappé, aucun ne sait s'il verra le soleil se coucher, si une balle perdue, un couteau tranchant, des poings bestiaux... Le télédiol a prévenu tout le monde : les fauves errent dans la cité, personne ne s'interposera ni ne les domptera car ils ont carte blanche. Planquez-vous, courbez l'échine ! « *Ici / petit homme / fait sa prière / dans une cagoule / la nuit / il berce la rue / les ruelles / les corridors / par un cantique amer / une mélodie violente / sa guitare / est un calibre* ». 300 000 armes en circulation et des autocrates plus préoccupés par les transferts bancaires (Floride, République dominicaine, France) que par leurs devoirs étatiques. Quelle crédibilité auraient-ils, de toute façon, eux qui font reposer leur pouvoir sur la terreur organisée ? Que pèse la vie des gueux face à un coffre grand ouvert ? Aux chiens de sang (molosses utilisés par les colons français pour rattraper et déchiqueter les rebelles nègres-marrons) ont succédé les chiens fous sans collier élevés à demeure. À la rigoise s'est substitué le 357. À l'espoir né de l'Indépendance a succédé la peur de la force furieuse, aveugle, légalisée de fait.

« Dans la fragile paume / de mon ghetto / vivre / c'est se taire / pour que nos enfants soient / pierres qui chutent / à la saison des armes »

Jean d'Amérique replonge dans son enfance dans les quartiers insalubres de Port-au-Prince, reconnaît aujourd'hui les regards inquiets des milliers de petites fleurs du ghetto, au futur fragile et incertain, la désillusion silencieuse et prudente des parents qui s'imaginent échapper ainsi au sort en s'en remettant simplement au Grand-Mèt, le loa suprême responsable de la marche du monde et du destin de chacun. Car la survie d'une petite fleur du ghetto tient à un fil. À un regard. À un mot. À une rencontre malheureuse.

« Quand tu meurs / la vie devient pluie de mon côté / Poussant à peine / j'ignorais / que ta saison serait close / Je ne voulais pas apprendre à pleurer / au crépuscule d'un samedi / quand un camion / leva le voile / sur ta fin »

Poème dédié à Jeannette Oxilus, mère du poète, « *en voyage depuis 2006* ». Tôt confronté à l'injustice et à l'effondrement, Jean d'Amérique aura le choix : dépérir ou avancer regard porté vers le ciel, nouvel allié des mots, plume brandie désormais face aux calibres zombis. Il choisira cette voie, transcrire les rires, aussi, les rares lueurs d'espoir.

« Dans les enclaves de ce système / j'apprends / à flotter / sur les vagues de la liberté / Je suis / de ces êtres / assoiffés d'horizons / hors les barbelés »

Et l'amitié entre rêveurs de revers qui fait tenir, l'amitié et les toasts en créole à la santé du peuple haïtien, de son âme, qui résiste encore, survit malgré le ghetto, le chaos prémédité.

« Je me souviens / de chaque bouteille / qui arrivait / pour nous arracher le sourire / pour acquérir cet instant / sur la terrasse des illusions / Les chagrins / recroquevillés ailleurs / nos vies / rayonnaient comme jamais / Un soir / à Port-au-Prince »

Petite fleur du ghetto est le premier ouvrage de Jean d'Amérique. Il a reçu pour ce recueil fulgurant qui évite le misérabilisme mais fait exploser colère, fierté et rage de vivre la mention spéciale du Prix René Philoctète 2015. Déstructurant ses phrases il fait surgir l'essence des mots et bouleverse le lecteur dans ses poèmes courts et à vif. Le premier bourgeon remarqué d'une œuvre qui ne cesse de surprendre et de grandir.

Extraits vidéo

Interview de Jean d'Amérique sur Radio Television Caraïbes dans l'émission « Des Livres et Vous », mai 2016



[Voir la vidéo](#) (durée : de la 34^e à la 56^e minute)

Lecture du texte Pour Régina (*Petite fleur du ghetto*), avril 2017, par Gaele Bien-Aimé



[Voir la vidéo](#) (durée : 2 min)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté

Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon

Tél. 03 81 82 04 40

Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon

Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues

g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues

n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics

m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Marion Clamens, directrice

m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté